

« Domination et passivité. L'image de la femme dans *Héliar, fils des bois* de Marie Le Franc et *Le gardien des glaces* d'Alain Gagnon »

Amélie Nadeau

Pour citer cet article :

Nadeau, Amélie. 2004. «Domination et passivité. L'image de la femme dans *Héliar, fils des bois* de Marie Le Franc et *Le gardien des glaces* d'Alain Gagnon», *Postures*, Dossier «Littérature québécoise», n°6, En ligne <<http://revuepostures.com/fr/articles/nadeau-6>> (Consulté le xx / xx / xxxx). D'abord paru dans : Nadeau, Amélie. 2004. «Domination et passivité. L'image de la femme dans *Héliar, fils des bois* de Marie Le Franc et *Le gardien des glaces* d'Alain Gagnon», *Postures*, Dossier «Littérature québécoise», n°6, p. 76-88.



ALAIN GAGNON

Détenteur d'une licence d'histoire de l'Université Laval, Alain Gagnon est à la fois poète, romancier, conteur et nouvelliste. Originaire du Saguenay-Lac-Saint-Jean, cet écrivain prolifique présente une œuvre diversifiée qui met souvent à l'avant-scène sa région natale. Gagnon s'est mérité plusieurs prix et distinctions, dont le Prix du centre régional de service aux bibliothèques publiques du Saguenay-Lac-Saint-Jean en 1984 pour *Le gardien des glaces*. En outre, on lui a décerné à deux reprises le Prix littéraire-Fiction du Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean, soit en 1996 pour le roman *Sud* et en 1998 pour *Thomas K.*

Bibliographie

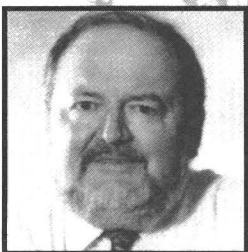
Le « pour » et le « contre » (1970)
Le gardien des glaces (1984)
L'absente-et-voilà (1985)
Gilgamesh (1986)
Architecturart (1986)
Rock (1988)
Visiteurs sur la planète bleue (1988)
La langue des abeilles (1990)
Gros lot (1991)
Chants de la cinquième saison (1992)
Le dire de Gros-Pierre (1995)
Sud (1995)
Thomas K. (1997)
L'invitation (1999)
Almazar dans la cité (1999)
Le Ruban de la louve (2000)

MARIE LE FRANC

Née à Sarzeau (France) en 1879, Marie Le Franc obtient un diplôme d'institutrice après des études à l'École normale de Vannes. Elle enseigne alors dans le Morbihan. Elle immigre au Québec en 1905 pour se marier, mais le projet est annulé. Le Franc demeurera à Montréal pour enseigner jusqu'en 1929 avant de retourner en France; ensuite, elle partagera son temps entre la Bretagne et le Québec. Auteure d'une œuvre importante qui combine l'amour de la nature canadienne et la vie des gens simples, elle s'est mérité, entre autres prix, le prix Femina en 1927, pour son roman *Grand Louis l'innocent*. Également, son livre intitulé *Au pays canadien-français* a été couronné par l'Académie française.

Bibliographie

Les voix du cœur et de l'âme (1920)
Grand Louis l'innocent (1925)
Héliér, fils des bois (1930)
Au pays canadien-français (1931)
Visage de Montréal (1934)
La randonnée passionnée (1936)
Pêcheurs de Gaspésie (1938)
Dans la tourmente (1944)
Pêcheurs du Morbihan (1946)
Ô Canada! Terre de nos aïeux (1947)
Le fils de la forêt (1952)
Enfance marine (1959)



DOMINATION ET PASSIVITÉ.

L'image de la femme dans Hélier, fils des bois de Marie Le Franc et

Le gardien des glaces d'Alain Gagnon

Amélie Nadeau

La littérature québécoise est marquée par la récurrence de certains thèmes liés à un imaginaire nordique : la domination des affres de l'hiver, la représentation d'espaces fantasmés ou fuyants, l'appel de la forêt et la quête de solitude ou d'isolement ne sont que quelques exemples du discours sur le Nord. C'est d'ailleurs ce qu'affirme Guy Lecomte en étudiant l'histoire et la littérature du Canada :

[J]'ai été frappé par l'importance des thèmes conjoints de la forêt et du Nord, par la fascination que ce qu'on appelle globalement le Nord exerce sur de nombreux héros — héros de fiction romanesque tirés de l'imaginaire de leurs créateurs ou de l'expérience vécue effectivement par ces derniers. (Lecomte, 1987, p. 87)

Le caractère nordique de la littérature canadienne, dont la remarque de Lecomte ne donne qu'un bref aperçu, est également évoqué par Sherrill E. Grace. Dans son essai intitulé *Canada and the Idea of North*, elle affirme que le roman « is the most powerful contributor to the network of statements constituting the discursive formation of North » (Grace, 2001, p. 167). En effet, nombreux sont les romans canadiens ou québécois qui représentent le territoire comme un espace nordique, comme un véhicule ou une thématique propre à un tel imaginaire, ce qui contribue à la formation discursive de ce large concept. Cependant, dans la littérature québécoise, les personnages qui évoluent dans un cadre nordique sont rarement féminins. Et lorsqu'ils le sont, leur rôle demeure limité, stéréotypé, ou ne sert qu'à mettre en valeur les attributs masculins du « northern hero ». Empruntée à Peter

Buitenhuis, cette expression fait référence à la conception mythique de l'homme blanc du Nord, colonisateur, missionnaire ou explorateur, souvent représenté en littérature canadienne¹. Ainsi, au lieu d'un portrait fidèle du Nord — où peu d'écrivains canadiens sont réellement allés — et de ses habitants, la figure du héros nordique, mâle brave et solitaire, revient fréquemment et rend compte d'une colonisation non seulement du territoire, mais aussi de l'imaginaire :

few [Canadian writers] have been able to break through the barriers of perception, to reach beyond illusion, myth or utopia to create a convincing image of the North and its people. There is a colonialism of the imagination as well as of the land, and its forms are myriad. Perhaps the most insidious form of myth is that of the northern hero. (Buitenhuis, 1987, p. 4)

Ainsi, la figure persistante du héros nordique en littérature canadienne, que l'on retrouve à la fois chez les écrivains et écrivaines, n'a pas tant à voir avec le sexe de l'auteur qu'avec la force de cette perception, fortement inscrite dans la formation discursive de l'idée de Nord. Parallèlement, dans les œuvres québécoises où l'action prend place dans le Nord, la femme est représentée selon certains portraits types : emblème maternel respecté, jeune aventurière avide de solitude et de grands espaces, ou encore objet du désir des hommes. Lieu à la fois géographique, imaginaire et fantasmé, le Nord est un espace fictionnel associé aux représentations sexuées où se définissent les rapports opposés entre les genres et où se donnent à lire des questions identitaires. Dans une perspective d'analyse textuelle, la représentation du Nord est marquée par cette évocation binaire où l'inscription d'une forte masculinité se fait par exclusion ou opposition du caractère féminin. C'est ce que soulève Renée Hulan dans son essai intitulé *Northern Experience and the Myths of Canadian Culture* (2002), qui traite de la relation entre l'identité et la conscience nationales dans la définition spécifique du Canada comme pays nordique. À partir d'exemples tirés entre autres de la littérature, elle suggère que l'identité canadienne se serait construite selon certaines caractéristiques infléchies par les notions de genre et de race : « In general, representations of the north trace the binary formation of gender, defining it in terms of opposition. » (Hulan, 2002, p. 24) À ce jour, seules quelques études se sont intéressées à la formation discursive du Nord dans une

¹ *Le grand silence blanc* de Louis-Frédéric Rouquette (1921), *L'impératrice de l'Ungava* d'Alexandre Huot (1927), *Le trésor du géant* de Henri Lapointe (1929), *Le violon* de Désirée Szucsany (1981) et plusieurs romans de Maurice Constantin-Weyer n'en sont que quelques exemples.

perspective de confrontation des genres². Selon notre point de vue, le Nord inscrit confrontation des genres³. Selon notre point de vue, le Nord inscrit dans les textes littéraires est un espace mythique que l'imaginaire peut s'approprier, et devient un élément central dans la perspective d'une définition identitaire. C'est un tel parcours que nous nous proposons d'étudier à travers la représentation des figures féminines dans deux romans québécois : *Hélior, fils des bois* de Marie Le Franc (1930) et *Le gardien des glaces* d'Alain Gagnon (1984). Malgré le caractère, à première vue, disparate de ces deux œuvres⁴, l'image de la femme qui peut en être dégagée demeure opposée aux valeurs masculines, lesquelles sont, par ailleurs, fortement inscrites dans les œuvres.

De façon générale, le Nord est un espace marqué par les valeurs masculines. Comme le fait remarquer Hulan, les terres du Québec et du Grand Nord, par l'aridité de leur climat, semblent tout indiquées pour situer l'action d'un roman d'aventures où le héros doit prouver son endurance : «At first glance, the north may seem a natural setting for adventures, with its forbidding climate, mysterious peoples, and remote landscapes all providing the circumstances in which the hero can be tested or proven worthy.» (Hulan, 2002, p. 120-121) En raison de l'emplacement géographique du territoire nordique et des possibilités infinies qui lui sont associées — l'une des particularités de cet espace est qu'il se définit comme un lieu fuyant dont la limite nord se déplace toujours plus au nord (Chartier, 2002) —, l'espace nordique est un lieu de quête initiatique, spirituelle et physique. Cette quête, qui se traduit par un voyage ou un séjour au Nord, est constitutive de la masculinité de l'espace duquel la femme semble d'abord exclue. C'est un territoire de prédilection pour exposer le thème de la survivance : le héros doit exercer son contrôle sur les forces de la nature en démontrant son courage, son endurance et sa force physique, traits propres à une conception traditionnelle de l'identité masculine. Ce portrait masculin type, que Gagnon réexpose dans *Le gardien des glaces*, est conditionné par la nature sauvage et l'environnement qui sont à dominer. Mais si elle revêt une grande

² Notamment l'essai *Gender on Ice. American Ideologies of Polar Expeditions* (Bloom 1993); ainsi que *Canada and the Idea of North* (Grace, 2002).

³ Elles ont été écrites à plus de 50 ans d'intervalle. La première par une jeune Bretonne immigrée au Québec et récipiendaire du Prix Femina en 1927 pour *Grand Louis l'innocent*. La seconde, par un Saguenéen, historien de formation, dont l'œuvre est toujours peu étudiée.

importance pour le héros nordique, l'épreuve physique n'est pas aussi déterminante dans le cas du personnage féminin.

Le séjour au Nord, quête solitaire et identitaire

Dans le roman de Marie Le Franc, le lac Tremblant est le «grand Nord» (Le Franc, 1930, p. 161) vers lequel Julienne Javilliers décide de fuir pour l'été. Cette jeune intellectuelle française saturée de connaissances s'exile en forêt pour y réfléchir et entreprendre une cure de solitude : « Elle se réfugiait au Tremblant, non comme on fait une retraite dans un cloître, les yeux clos, les sens fermés, l'esprit docile, l'âme résignée à la cure de paix, mais plutôt comme on prend du recul dans la grande lumière pour ne plus être ébloui. » (1930, p. 161) L'exil en forêt n'est pas pour Julienne l'occasion de se mesurer à elle-même ou de prouver sa suprématie sur la nature. Sa quête s'inscrit plutôt dans un processus de réflexion où la nature lui permet de trouver des réponses à ses questions existentielles. C'est d'ailleurs l'opposition entre la nature et la culture qui constitue l'axe dominant du roman et qui amène Julienne, fille des livres et de la culture, à se questionner sur l'éloge du savoir : « Et que le savoir pesait peu! Qu'il ballottait, ainsi qu'un objet fragile, dans le cadre des grandes choses! » (1930, p. 83) Julienne réalise que son érudition et ses livres de philosophie ont peu d'impact dans l'immensité de la forêt qui jouit d'une telle force dans ce roman qu'elle en devient, plus que Julienne, le personnage central. Elle influence l'ordre des choses, et le récit s'ouvre et se referme sur elle. Dans l'incipit, la forêt est dominatrice, austère et sans merci : « C'était apparemment une route. [...] Rien n'indiquait que l'homme l'eût tracée. Elle allait vers une direction secrète, avec lassitude et persistance. La forêt l'enserrait de haies monstrueuses. » (1930, p. 7) Maîtresse des lieux, la forêt empêche toute route d'être tracée en préservant le sol des pas des hommes et observe, non sans une certaine curiosité, ceux qui osent s'yaventurer ou briser la quiétude de l'endroit : « Il y avait peut-être une hâte poignante dans la façon dont les arbres : « Il y avait peut-être une hâte poignante dans la façon dont les arbres s'alignaient sur les bords pour apercevoir celui qui passait » (1930, p. 9). Au fil des jours, Julienne apprivoise la nature imposante, ou plutôt se laisse amadouer par elle. En plus deremplir tout l'espace physique du lac Tremblant, la forêt, maintes fois personnifiée, est omniprésente et participe aux réflexions de la jeune femme : « La forêt se servait de la nuit pour rapprocher d'elle une jeune fille claire. Elle la mêlait à son tissu comme un fil d'argent. Quand Julienne se réveillait au milieu de la

nuit, elle devenait consciente de ce tissage auquel elle consentait.» (1930, p. 146-147) Sans chercher à dominer le paysage, elle accepte de se laisser façonner par lui et, peu à peu, renonce à «l'héritage des civilisations» (1930, p. 160). Contrairement au Lac Saint-Jean pour le gardien des glaces, la forêt ne mène pas à une réaffirmation identitaire chez Julienne : la jeune femme, être en devenir, se laisse passivement transformer par elle.

Dans *Le gardien des glaces*, un ancien avocat, qui, à l'instar de Julienne, a besoin de fuir la ville et ses habitants pour savourer la solitude, est embauché pour tenir durant l'hiver un relais au milieu du lac Saint-Jean. Il installe son abri sur le lac gelé entre Roberval et Péribonka pour y accueillir les voyageurs qui franchissent ce désert de glace, et veiller à leur sécurité. Seul avec les bêtes et les rares passants qui osent la périlleuse traversée, le gardien profite de cet emploi qui lui permet de «vivre en-deça de la vie» (Gagnon, 1984, p. 9). Véritable quête initiatique aux frontières du surnaturel, cette retraite hivernale est l'occasion pour le gardien de plonger dans ses réflexions et de voir défiler une foule de personnages hétérogènes. Le Nord menaçant et sauvage du roman de Gagnon est celui du désir de conquête et de domination d'un espace désolé : «Dans ce désert blanc, dont je me plais à me nommer roi et dont les autres m'appellent le gardien, la nature engouffre l'homme au moindre oubli» (1984, p. 76). Le gardien des glaces présente tous les traits du héros nordique, doté d'une inébranlable force morale et physique. Homme courageux qui se bat contre les loups, il est viril, fort et indépendant, et ses séjours sur le lac lui permettent de prouver sa suprématie sur une nature intransigeante. Symbole de la force et du pouvoir masculins, le gardien se fait le dieu solitaire d'un univers qu'il ordonne à sa façon : « Seul, il doit assurer la cohérence de son monde et du Monde. Par le seul effort de son esprit solitaire » (1984, p. 77). Contrairement à la forêt de Marie Le Franc, le paysage nordique de Gagnon — même s'il apparaît encore plus hostile — se laisse entièrement dominer. Le héros des glaces triomphe des terres du Nord qui s'offrent à lui comme un défi qu'il relève à chaque hiver. La suprématie du gardien ne se limite pas à la nature aride : elle s'exerce aussi, comme nous le verrons, sur le sexe opposé.

Le triangle amoureux : la femme passive ou la femme objet

Les romans dont l'action prend place dans un espace nordique se caractérisent souvent par la présence du triangle amoureux, où deux hommes — l'un parfois Inuit, l'autre Blanc et de passage en sol nordique — se disputent les faveurs de la belle du Nord, souvent la seule représentante de la gentféminine en ces contrées éloignées³. Ce schéma, que l'on retrouve fréquemment chez Maurice Constantin-Weyer et Louis-Frédéric Rouquette, ne fait pas exception dans *Héliel, fils des bois* ni dans *Le gardien des glaces*.

Dans le roman de Le Franc, le taciturne Héliel Le Touzel, fils de la nature qui vit en parfaite symbiose avec elle, et son opposé, Renaut St-Cyr, homme de la ville qui aime plaire et être vu, tentent de séduire une jeune fille éduquée et aventurière. Heureux mélange des attributs de ses deux prétendants, Julienne semble avoir le pouvoir de trancher. Son cœur bat au départ pour Renaut, le jeune diplomate rencontré à Québec l'hiver précédent, qui vient par hasard passer quelques jours au lac Tremblant. Mais lors d'une randonnée dans les bois, le jeune couple s'égaré en forêt. Contrainte à dormir à la belle étoile sur un sommaire tapis de branches de sapin et sous une pluie torrentielle, Julienne déchanté : le séduisant Renaut s'avère un piètre cavalier qui pense davantage à se réchauffer et à dormir qu'à prendre soin d'elle. Aux yeux de la jeune femme, Renaut redevient « l'hôte de passage » (Le Franc, 1930, p. 236) du lac Tremblant, le citadin qui ne peut pas l'aider à cheminer. Le jour où Julienne doit faire sa visite d'adieu à Héliel, elle décide plutôt de rester avec celui grâce à qui elle a retrouvé son chemin en forêt :

Ce n'était pas la première fois qu'une femme prenait parti contre le monde et décidait de sa destinée, mais le plus souvent en vase clos, à l'abri d'une chambre, d'une ville, à l'abri d'elle-même. Ici, elle n'avait pas à se cacher. Les arbres distribuaient une infinité d'approbations. (1930, p. 278)

Malgré la prise de position de la jeune femme, il semble que c'est davantage la forêt qui met un terme au triangle amoureux et que c'est le besoin de protection de Julienne qui lui fait choisir Héliel. Il apparaît naturel que la jeune femme s'unisse à celui qui l'a sauvée et non au faible Renaut, qui n'a pas su dominer la situation ni faire preuve de débrouillardise lors de leur nuit passée dans les bois. La forêt, qui a accompagné et influencé Julienne dans

³ Voir à ce sujet Hulan, 2002, p. 125-128.

ses réflexions, sanctionne l'union de Julienne et de Hélier puisque c'est « le pouvoir de la forêt de transformer ces choses naturelles en événements significatifs » (1930, p. 277). Assumant pleinement une décision qui semble lui avoir été dictée par la sylve, la jeune femme prend position dans un espace qui ne lui est traditionnellement pas réservé. La forêt, qui lui paraissait si menaçante au début, se fait maintenant protectrice, maternelle. Cette union entre la fille de la ville, intelligente et cultivée, et l'homme que la forêt a enfanté laisse voir une femme qui s'affirme et sort des sentiers battus, au risque de choquer l'élite intellectuelle à laquelle elle appartient : « les momies des civilisations s'agiteraient et crieraient au scandale » (1930, p. 161) en apprenant le choix de Julienne, mais, des deux prétendants qui s'offrent à elle, la jeune femme opte pour celui qui a relevé le défi imposé par la forêt. L'épreuve physique, centrale dans le roman de Gagnon, apparaît chez Le Franc comme un élément secondaire qui permet de mettre fin au dilemme amoureux en départageant les concurrents : celui qui est sensible au langage de la nature, auquel Julienne devient de plus en plus réceptive, aura le privilège de s'unir à elle.

Alors que Julienne se mêle à la nature et aux êtres qui s'y trouvent, les personnages féminins du roman de Gagnon tranchent dans l'espace essentiellement masculin du *Gardien des glaces*. Objet de convoitise au charme saisissant, la mystérieuse et voluptueuse Mikima que se partagent les hommes de passage au relais est une image contrastante qui met fin à la masculinité absolue de l'espace nordique où le gardien s'est retiré. Les attributs masculins du gardien sont mis en valeur par la passivité et le mystère qui entourent cette jeune femme qui devient une figure à dominer, comme le sont d'ailleurs les autres éléments du paysage glacé du Lac-Saint-Jean. Sans prendre part à un véritable triangle amoureux — elle est la seule femme parmi les hommes —, Mikima va de l'un à l'autre sans jamais se positionner ni s'élever au rang d'un personnage porteur d'une identité féminine. Elle n'est ni « Blanche », ni « Sauvagesse », ni « Esquimaude » (Gagnon, 1984, p. 103), personne ne sait d'où elle vient, mais tous l'ont fréquentée. Belle et attirante, cette jeune femme est le trophée de celui qui remporte la partie de cartes ou la monnaie d'échange contre un tonneau de rhum. Réduite au rôle d'objet sexuel entièrement dominé, elle possède, aux dires du gardien, « toutes ces qualités qu'exigeait de moi l'escogriffe à crâne rasé et à collier d'ossements. Je n'ai jamais vu plus de présence et autant d'abandon » (1984, p. 108). Cette passivité et cette absence d'identité apparaissent de façon évidente lorsqu'elle accepte sans broncher le

« nouveau » nom que lui impose le gardien : « Je la nomme Kama. Je ne veux pas utiliser ce nom, Mikima, qui n'est probablement pas le sien et qui a roulé dans la gorge [...] de nombreux hommes de la côte sud » (1984, p. 108). Objet de désir avant d'être femme, Mikima — ou Kama — n'a pas besoin d'un nom qui pourrait l'inscrire socialement ou jeter les bases de son identité. Dans ce désert glacé, l'Aphrodite du Nord, pourtant bien réelle, ne sert qu'à satisfaire les désirs exacerbés des hommes et à mettre en valeur les pulsions masculines avant de les assouvir.

La femme au Nord : entre soumission et assimilation

Au sujet de la représentation féminine dans les contrées nordiques, Sherrill E. Grace écrit que la seule présence de la femme constitue un défi supplémentaire pour les hommes qui s'y trouvent : « Women do not go north, and accepting her presence, even as a cook, proves as much of a challenge to the men as the land itself » (Grace, 2002, p. 200). Chez Gagnon, les trop rares femmes qui traversent le lac durant l'hiver menacent l'équilibre mental du gardien et l'obligent à faire preuve davantage d'endurance lors de son exil dans l'immensité neigeuse et glacée. En proie à ce qu'il croit être des visions, l'hôte du lac est soupçonné de folie par l'un des voyageurs : « Écoute, gardien. Ton veuvage te rend fou. T'es rendu que tu vois des femmes imaginaires. T'es rendu que tu prends les balises pour des femmes. Ton cas est grave. Marie-toi. Accote-toi. Fais quelque chose. » (Gagnon, 1984, p. 53) Ces « femmes imaginaires » sont en réalité une seule et même personne, soit la seconde figure féminine du *Gardien des glaces*. Cette femme puissante et intouchable, qui s'avère être la comtesse Dakini, nièce du tsar de Russie, est d'abord confondue avec la Mort :

Et c'est alors... (Est-ce donc elle, la Mort?) Et c'est alors que, comme dans un temps ralenti, ou suspendu, je vois surgir, de la ligne des feux, une cavalière au visage de lait et aux yeux de glace dure; vêtue de rouge bourgogne, bottée de noir; empanachée d'une longue plume verte, fixée à son bonnet fourré par une gigantesque émeraude. Son fouet claque et, du haut de son alezan, elle hurle plus fort que les loups, pendant que je sombre dans l'inconscience, étouffant dans mon propre sang et dans la fumée noire que vomit le relais. C'est donc elle, la Mort? La maîtresse des meutes rageuses... (1984, p. 26)

Véritable apparition qui semble surgir de l'esprit embrouillé du narrateur, la comtesse garde tout au long du récit cet aspect irréel qui la situe en marge des autres personnages empruntant le relais du gardien des glaces. Figure féminine qui inspire la peur et le respect, elle demeure associée au symbole

de la Mort. Elle remet en question la force morale du gardien et l'entraîne dans un univers fantastique où se mêlent fantômes et vivants pour proposer une réflexion sur le sens de la vie. Sans toutefois verser dans le paranormal, l'image de la comtesse russe, tel un mirage, apparaît au gardien dès que la solitude se fait trop lourde : « La brunante descend. Il y aura lune. Une belle nuit. Une de ces nuits où parlent les étoiles, et elles disent au plus isolé des hommes que, même au cœur de son désert de glace, sa solitude est illusoire. Elle est là. Debout. En silhouette, près de la deuxième balise. » (1984, p. 56) Épreuves supplémentaires, ces apparitions poussent le gardien à réaffirmer sa domination devant la désolation absolue du lac dont il a la garde et remettent en question la solitude qu'il croyait avoir apprivoisée. Mais contrairement à la formation binaire et opposée des genres que tracent les représentations discursives du Nord (Hulan, 2002, p. 24), il se produit un renversement dans l'œuvre de Gagnon : la figure féminine n'a pas ici la passivité qui fait contrepoids au héros des glaces. Elle détient force et pouvoir, et constitue une menace pour le gardien, qui n'a aucun contrôle sur ses apparitions. La Mort devenue femme est la parfaite incarnation de ce que le gardien doit dominer et réaffirmer. Les pulsions vitales masculines du héros de Gagnon sont réinscrites dans la quête initiatique et identitaire — le séjour au Nord —, laquelle passe par la domination du territoire et des figures féminines qui y sont présentes, aussi puissantes et irréelles soient-elles.

Contrairement aux figures féminines du *Gardien des glaces*, Julienne ne se présente pas comme un objet de convoitise pour Renaut, ni même pour Hélier. En fait, sa présence au lac Tremblant semble à peine déstabiliser le fils des bois. Même s'il n'est pas surprenant que Julienne finisse par s'unir à lui, sa relation avec Hélier se tisse de façon très subtile. Jamais Hélier ne laisse deviner ses intentions. Au Tremblant, la nature majestueuse intervient dans l'union des deux êtres : « Ils s'entendaient respirer, se regardaient vivre, se faisaient le don réciproque d'une parole et d'un sourire. Ce n'était pas à l'avenir qu'ils rêvaient : ils vivaient le moment présent. La forêt arrêta sur ses bords tout sentiment qui eût tenté de s'éparpiller » (Le Franc, 1930, p. 196). La forêt préserve l'innocence de Julienne, et, contrairement au gardien des glaces qui domine entièrement l'espace nordique, elle est initiée à la nature sauvage, dont Hélier demeure le maître incontesté. Le défi de la jeune femme est de délaïsser l'univers des lettres auquel elle appartient pour apprendre passivement le langage de la nature.

Cette transformation se lit dans l'image que Julienne d'elle-même à Héliér. Durant son séjour au lac Tremblant, Julienne se métamorphose au contact de la nature. La première image d'elle projette qui se révèle à Héliér est celle d'une citadine aisée de passage pour quelques jours : «cette voyageuse venue des villes appartenait sans doute à la clientèle riche qu'il voyait descendre, chaque été, à la Loge, et de qui les gens du pays tiraient pendant trois mois leurs moyens de subsistance» (Le Franc, 1930, p. 13). Devant cette image stéréotypée de la Française venue séjourner en forêt, Héliér se propose immédiatement de conduire Julienne à l'hôtel. Il n'imagine pas qu'une jeune femme de sa condition, vêtue d'une robe légère et chaussée de talons hauts, puisse séjourner seule dans un abri rudimentaire, au fond des bois. Mais celle qu'il croyait être de passage se révèle une jeune fille solitaire qui s'intéresse à la nature et qui se laisse guider par elle pour régler son dilemme existentiel. Au contact de la forêt, les traits physiques de Julienne sont transformés, et Héliér apprend à découvrir une femme à son image :

Par moments, on ne voyait plus d'elle que la tête, le menton brun, dur, poli, arrondi à la façon d'une proue de canoë, les dents éclatantes, les magnifiques yeux noirs que défendaient les paupières à demi abaissées. Ses cheveux étaient séparés sur son front et tressés en deux nattes serrées, encadrant son visage. (1930, p. 281-282)

Devenue une «vraie fille des bois» (1930, p. 67), Julienne a délaissé ses talons hauts et ses robes de flanelle, et par ses traits masculins attribuables à la nature laurentienne, elle ressemble davantage à une Autochtone qu'à une étudiante française. Sans faire figure de femme objet qu'Héliér prendrait plaisir à dominer, le personnage de Julienne connaît une évolution empreinte de passivité durant son séjour au lac Tremblant où la forêt influence grandement ses décisions.

Les représentations multiples du Nord qu'offre la littérature québécoise ne parviennent évidemment pas à définir globalement les questions identitaires, mais elles permettent de passer d'un point de vue géographique à un concept idéologique, dont la quête d'une identité individuelle, la conquête de la nature et le rejet de la civilisation, placés sous le signe de la masculinité, sont les traits dominants. Le Nord, espace fictionnel, est porteur de tensions liées aux représentations de la féminité et de la masculinité. Au lieu de mener à une reconceptualisation des genres, l'espace nordique offre une représentation plutôt réductrice des caractères masculins et féminins en réitérant les stéréotypes associés au genre. À ce sujet, Grace fait remarquer que malgré certaines exceptions, «the

fundamental story of northern narrative has remained largely intact for roughly 150 years» (Grace, 2001, p. 184). C'est donc dire, sans tomber dans une généralité excessive, que les récits du Nord sont, d'une façon prévisible, stables et homogènes en ce qui concerne certains thèmes. Malgré l'écart temporel entre les deux œuvres et le fait que l'une ait été écrite par une femme et l'autre par un homme, les personnages féminins de Gagnon et de *Le Franc* ont des traits similaires qui rendent compte d'une certaine fixité des caractères, renforcée par le discours mythique sur le Nord. Même si le portrait de Julienne s'écarte des figures féminines stéréotypées que Gagnon met en scène, qui marquent une régression par rapport à la Julienne des bois des années 1930, la représentation du caractère féminin se construit en opposition aux traits masculins fortement représentés dans la formation discursive du Nord. Ou, si elle ne s'y oppose pas tout à fait, comme c'est le cas pour le personnage de Julienne, l'image de la femme s'élabore en «empruntant» quelques aspects propres à la masculinité du héros nordique, tout en restant près d'une certaine forme convenue de la représentation féminine. Marie *Le Franc* trace le portrait d'une jeune femme qui s'exile au Nord et dont les motivations intellectuelles ont peu à voir avec l'épreuve physique que doit surmonter le héros de Gagnon. Mais il n'en demeure pas moins que le Nord de *Le Franc* et celui de Gagnon sont le lieu de l'affirmation identitaire : celle de deux personnages qui désirent s'affranchir de la civilisation en accomplissant une quête initiatique empreinte de solitude. Alors que le parcours du gardien des glaces est celui d'un homme qui parvient à exercer sa domination sur la nature ingrate, les charmes féminins, le froid meurtrier et les puissances du Nord, la quête de Julienne est moins extrême : la jeune femme demeure à l'écoute de la forêt et se laisse guider par elle. Le personnage de Gagnon s'inscrit dans le registre identitaire de la Conquête — celle du sol, du climat et de la femme — tandis que celui de *Le Franc* a des allures beaucoup plus métissées. Julienne ne tente pas de dominer les grands arbres qui l'entourent, mais plutôt de saisir leur message. Au lieu d'une domination du territoire, il s'agit davantage, dans son cas, d'une relation symbiotique : à l'image du fils des bois, Julienne devient, elle aussi, fille de la nature.

Bibliographie

- Bloom, Lisa. 1993. *Gender on Ice. American Ideologies of Polar Expeditions*. Minneapolis : University of Minnesota Press, 163 p.
- Buitenhuis, Peter. 1987. « Born Out of Fantasy and Cauld in Myth; The Writer and the Canadian North ». dans *The Canadian North. Essays in Culture and Literature. Proceedings from the Second International Conference of the Nordic Association for Canadian Studies, University of Lund 1987*, sous la dir. de Jørn Carlsen et Bengt Streijffert, Lund (Suède) : Nordic Association for Canadian Studies, p. 1-13.
- Chartier, Daniel. 2002. *Nordicité littéraire : Québec et Scandinavie*. Séminaire présenté à la session d'hiver 2002 à l'UQAM.
- Gagnon, Alain. 1984. *Le gardien des glaces*. Montréal : Pierre Tisseyre, 169 p.
- Grace, Sherrill E. 2001. *Canada and the Idea of North*. Montréal et Kingston : McGill-Queen's University Press, 341 p.
- Hulan, Renée. 1996. *Representing the Canadian North : Stories of Gender, Race and Nation*. Thèse de doctorat en philosophie, Montréal : Université McGill, 373 p.
- . 2002. *Northern Experience and the Myths of Canadian Culture*. Montréal et Kingston : McGill-Queen's University Press, 245 p.
- Lecomte, Guy. 1987. « L'Appel de la forêt et l'appel du Nord. Mythes et réalités ». dans *The Canadian North. Essays in Culture and Literature. Proceedings from the Second International Conference of the Nordic Association for Canadian Studies, University of Lund 1987*, sous la dir. de Jørn Carlsen et Bengt Streijffert, Lund (Suède) : Nordic Association for Canadian Studies p. 87-99.
- Le Franc, Marie. 1930. *Hélior, fils des bois*. Paris : Rieder, 283 p.